

Manuscrits, lettres et les livres

TP 483 P18

CH. PICARD
PROFESSEUR A L'UNIVERSITÉ DE LYON

CORFOU
ET LES « SOUVENIRS »
D'UN EX-EMPEREUR

Extrait de l'ACROPOLE, revue du monde hellénique,
d'octobre-décembre 1926.

LE PUY
IMPRIMERIE LA HAUTE-LOIRE
23, BOULEVARD CARNOT
—
1926

Bibliothèque Nelson de l'Orient



071882

TP483P18

à F. Courby, cher "Vieux membre",
et ancien combattant, cet "en-mars de
l'archéologie locarnienne".

Artigues

CORFOU, ET LES « SOUVENIRS » D'UN EX-EMPEREUR

La vente de l'Achilleion. — Le Cabinet grec a décidé de vendre l'Achilleion, l'ancienne propriété de Guillaume II, à Corfou : le produit sera versé au compte des indemnités accordées aux sujets grecs qui ont perdu leurs propriétés en Allemagne du fait de la guerre.

(Débats, 11 août 1926.)

Est-il trop tard déjà pour parler de ce livre (1) qui a porté la signature d'un empereur en exil ? Celui qui l'écrivit dans les loisirs d'Amerongen et de Doorn (2) n'a point mérité encore l'oubli bienfaisant, que la mort, à tous, nous dispense ; il lui reste cette lourde charge de sa célébrité passée, dont on veut croire qu'il tire tout de même, en vieillissant, plus de remords. Puisqu'il subsiste, souverain déchu, et... écrit, puisque lui-même évoque la mémoire des disparus (3), il était permis, à mon gré, d'apporter à ceux qui jugeront un jour sa vie publique, et son

(1) Kaiser Wilhelm II, *Erinnerungen an Korfu*, Berlin u. Leipzig, 1924, Walter de Gruyter u. Co, 144 p., 36 fig., 1 pl., 3 cartes.

(2) Le livre donne deux dates : Amerongen, printemps 1919 ; Doorn, été 1924.

(3) Les *Erinnerungen*, à la feuille de garde, portent l'inscription que voici : « Dem Andenken Weiland Ihrer Majestät der Kaiserin und Königin Augusta-Victoria, der Herrin des Achilleions, deren Anregung diese Schrift ihre Entstehung verdankt. » A côté, la mention de ... Doorn !



action, un témoignage critique sur ceux mêmes de ses *Souvenirs* auxquels il a donné — par quel calcul, je le dirai, — l'apparence la plus privée, et, non sans arrière-pensée, comme un air de dilettantisme érudit.

Il y a peu de temps, l'ancien châtelain de l'Achilleion rêvait, paraît-il, de transporter, en d'autres lieux du monde, sa vieillese toujours impatiente. Déjà, pour lui, Corfou — où le blanc palais, disent les informations, serait en vente, — n'est plus guère inscrit, peut-être, qu'au livre de mémoire. — Ce n'est donc point pour ta gloire, Ile chère, que je commémore à mon tour ce que ton hôte germanique, lointain, écrivait de toi. Qu'importe que du pays des brumes, il ait voulu encore réchauffer son âme à ta lumière si belle, — dure et comme savante peut-être, mais impérieuse, vraiment, et si nuancée tout de même, qu'elle déconcerterait tous les yeux des Barbares ? D'autres confidences ont ajouté quelque chose aux pays qui les inspièrent : sur la lagune de Venise, Barrès cherchait les voix de Musset, de Wagner, de Taine ; et c'est la sienne qu'on entend après les grandes autres, depuis qu'il a consacré à l'amour et à la douleur la cité morte des doges, dont la fièvre l'exalta. Il n'appartient point à qui veut, de laisser partout son empreinte, et l'hospitalité des belles terres étrangères se joue, quand elle est fière, des avances, mêmes fastueuses, d'un pouvoir souverain. Si la beauté du monde est à ceux qui la comprennent, il ne fallait que... le silence pour effacer assez le bruit du passage importun, et des pas solennels, du Seigneur de la Guerre. — Il arrive que sa confession nous aide ensuite à démêler à nouveau, mieux qu'ailleurs, maintes faiblesses d'une âme orgueilleuse et vide. L'Allemagne libre s'en aperçut ; et elle n'a point, tout de même, osé faire, depuis deux ans, un écho de louange aux *Erinnerungen*. Cherchons-y, s'il le faut, la duplicité de celui qui, en 1914, avide et sûr des lendemains destructeurs de la guerre, s'enveloppait perfidement dans le désintéressement pacifique de l'étude. Mais toi, Corfou, tu es affranchie, éternellement, de cette vaine emprise impériale, et, je le dirai, de ce mensonge. Rien d'injurieux, jamais, ne troublera tes soirs de paix sereine, qu'anime encore pour moi le parfum de tes orangers en fête, brise embaumée des jardins d'Alcinoos...

Les nuits, quand les chiens aboient sur les places moussues, du côté de la préfecture ou des vieux palais vénitiens, ton passé ne laisse errer, hors de l'histoire, que des ombres d'un mérite touchant ; de Paleopoli au Canone, puisse Nausicaa la Phéacienne accueillir alors les héroïnes, dignes et violentes, des légendes ioniennes de Xénopoulos : Photini la Pure, Stella l'Indomptable, et Fioroula même, leur cadette ; ce sont là les visions que l'île vivifie, dignes de durée. Aux terrasses mêmes de l'Achilleion, parmi les cyprès et les roses, seule une « impératrice de la solitude » passera toujours dans la mélancolie du répit éternel. Mais celui qui voulut usurper orgueilleusement une place au palais vide, lui dont le nom n'évoque déjà que la grande tuerie récente, trop de furies le chassent ailleurs ! Corfou a renié son hommage étranger, indiscret. C'est parce que j'ai moi-même souffert d'en discerner la fausseté, que j'ai ici écrit, — pour les anciens combattants, mes camarades, — ce que je pensais devoir dire, ne cherchant que la vérité, et non la haine.

**

Toute une partie des *Erinnerungen* raconte bourgeoisement l'installation de 1908. C'est au printemps de cette année-là que le ménage impérial, sur le yacht *Hohenzollern*, — au retour d'une croisière par Syracuse, Palerme, et Messine, — arriva en vue de Corfou. L'enthousiasme est court et mesquin, et il ne faut point attendre pour trouver dans le récit les détails qui diminuent l'émotion à la mesure des spectateurs du paysage : « Un vaste golfe s'ouvre devant nos yeux, bordé de « molles collines, au-dessus desquelles émergent les anciennes « fortifications de la ville de Corfou. Au loin, un autre massif « montagneux. En bas, au milieu de bois de lauriers et d'oliviers, une tache blanche, l'Achilleion. Le premier marin qui « l'aperçut et l'annonça reçut la gratification promise : une « pièce d'or de cinq marcs. »

Que ce trait est petit, soigneusement noté, là où nous n'attendions que les muettes exaltations du voyageur enivré de lumière et d'harmonie ! Fallait-il tant écrire pour spécifier... ce pourboire ? Mais c'est que l'empereur n'a fait qu'une « bonne affaire », en acquérant le palais. Et comment l'ignorer ? Les

premières pages sont pleines du récit historique de sa laborieuse négociation. Récit sans humour : car il faut avoir connu soi-même l'exquise bonhomie du roi Georges pour la restituer, là où l'on peut, dans l'entretien par lequel l'empereur errant apprit d'abord qu'il trouvait l'Achilleion depuis longtemps en vente, sans acquéreur..., sauf un banquier qui y voulait un hôtel, et une société qui en eût fait une maison de jeu : « Mais ceci était à jamais exclu », dit le roi, dont nous entrevoyons ici le fin sourire conscient. Et il ajoutait : « qu'au nom de son pays, il serait heureux d'offrir l'hospitalité dans Corfou à l'empereur, selon la traditionnelle coutume grecque ». N'entend-on point à nouveau ici Alcinoos accueillant Ulysse, parmi les vieillards, ses conseillers, dont V. Bérard, bousculant l'histoire, fait ingénieusement des « doges » ? Hélas ! tout cela, les *Souvenirs* le restreignent, du côté de l'Allemagne, à des soucis de chiffres ou de protocole ; rien n'émerge qui eût valu la peine d'être conté. C'est de nous-même qu'il faut tirer l'étrange émotion qu'il y a à suivre les vicissitudes de la vieille demeure, restée vide depuis la mort d'Elisabeth d'Autriche, et toujours sous la menace d'un injurieux destin.... En vérité, a-t-elle jamais, la Villa blanche, repris sur le sort autant qu'en cette période de la guerre, où elle devint un hôpital, nôtre, avant que Versailles la rendit à l'Etat grec ? Ce charitable emploi, c'eût été le vœu, sans doute, de celle qui y a laissé, seule, son âme inconsolée, si attentive à l'humaine souffrance, et déchirée de tous nos maux. Mais un indifférent acquéreur du palais toujours fermé par une muette présence, ne sent guère ce tragique, dès qu'il obtient d'aborder en ces lieux clos, chargés d'une dignité sombre. Son esprit impuissant s'échappe vite, là où le mène un snobisme érudit. Ce fut en 1905, sur l'invitation première du roi Georges : « Je fus transporté, écrit le mémorialiste impérial, par la beauté de l'antiquité classique qui dominait le tout, et par le magnifique panorama que formait la vaste étendue de la mer, tout autour, le détroit et la terre d'Épire en face. »

Hélas ! c'est tout, et que cela est peu ! Par contre, nulle part, on ne nous a fait grâce des démarches insistantes pour l'achat : achat encouragé par François-Joseph, qui se montra

tout de suite favorable au projet. Les négociations commerciales s'étaient, autant qu'elles ont traîné : c'est qu'il avait fallu s'entendre avec la princesse Léopold de Bavière, héritière de la villa. Et les notaires des deux cours n'ont pu signer leurs parchemins qu'en 1907, quand l'*Illustrated London News*, d'ailleurs, annonçait déjà la transformation de l'Àchilleion en hôtel...

Est-il plus seigneurial, lorsqu'une escorte prussienne y pénètre ? Écoutons le seul récit, peut-être, où réussisse à percer l'émotion de celui qui se disait pourtant si « profondément influencé par le passé ». Banale réception officielle, transport en automobiles le long de la Strada marina ; au bord des routes, la population en habits de fête, saluant par commande jusqu'à Gastouri. On n'échappe point au démarque et aux popes jusqu'à la grille franchie, quand le Kaiser conduit assez pompeusement l'impératrice sous le péristyle, et la salue comme châtelaine. Mais après que les voyageurs sont rassemblés, et libres, que vaut l'admiration — sincère, sans doute, — dont ils témoignent ? Une froide évocation de la Grèce antique ; des gestes hiératiques, et calculés dans leur tendresse théâtrale ; enfin le « Gott mit uns ! », trop entendu. Trop d'archéologie, surtout, si décevante à côté des exclamations d'une sentimentalité piétiste ! *Cælum, non animum mutant...* : « Voilà « la Grèce, voilà la beauté classique. Ici plane l'esprit puissant de l'éternelle jeunesse, de l'inégalable noblesse antique, « ici, tout près de nous. — Sous ma conduite, nous traversons « l'esplanade du milieu, nous descendons vers la grande terrasse d'Achille. Le bosquet touffu est entouré de hauts dattiers formant berceau de chaque côté, qui le protègent du « vent et de l'orage ; les glycines s'enlacent aux rosiers, en « groupes épais qui embaument. Les allées sont bordées de « tulipes. Enfin, nous arrivons à l'extrémité demi-circulaire « devant la statue d'Achille mourant. Quel merveilleux spectacle !.. Partout autour, le bleu sombre de la mer étincelle « lante, et là-haut l'azur lumineux du ciel méridional. Les « exclamations de surprise ont cessé. Tous se taisent. Plongés « dans leurs réflexions, les Allemands qui viennent de quitter « le bruyant Berlin jouissaient de cette splendeur de la créa-

« tion, qui exalte le cœur vers le Créateur. L'impératrice se
 « tourna silencieuse vers son époux et lui serra fortement la
 « main. Quelqu'un près de moi murmura : Ici les mots man-
 « quent ; ici, on peut prier. Nous avons Dieu près de nous ! »
 ... Charme des vieux jardins de Corcyre tendus vers les flots,
 chanson du vent dans les arbres divins, quand la vague bat
 la mesure ; odeurs des pins, des larges cistes mauves, et tout
 ce qui reste au voyageur de la magie des soirs antiques, près
 des plages où l'on sent que les dieux, jadis, abordèrent, que
 n'avez-vous assez magnifié la piété de ces touristes, trop dignes,
 là encore, du crayon de Hansi !

Lorsque François-Joseph, déjà « brillant second », écrit,
 « il m'exprima, dit l'empereur, sa satisfaction de ce que la
 résidence favorite de sa femme défunte, *avec tous souve-
 nirs*, allait entrer en ma possession. Il ne pouvait confier
 l'Achilleion à de meilleures mains. » — Hélas ! imprudente
 confiance d'un vieillard ! Car, c'est presque... le martyrologe
 de l'Achilleion que la première partie des *Mémoires* nous expose ;
 et comment échapperaient les souvenirs ? Près du châtelain-
 hobereau, qui aménage à son goût sa résidence d'hiver, il y
 a l'officieux Bontempo, Italien souple, empressé à reléguer les
 fières reliques d'un temps qui n'est plus guère à la mesure du
 présent trop mesquin. On exile les ombres, grâce aux confiden-
 ces propices d'un serviteur : « François-Joseph n'a plus habité
 là, insinue celui-ci ; seule, parfois, la fille de l'impératrice,
 dernière des Habsbourg... » Ainsi, maître et valets commencent,
 à l'aise, le maquillage, sous le paravent de l'oubli. Voici d'abord
 qu'arrive un mobilier prussien fourni par la Berliner Firma
 Prechtel, « dans le style du château, à peu près empire romain » !
 On ajoute des meubles en rotin, « pratiques », dit l'empereur,
 — qui ne dédaigne pas ces détails, — « dans ces pays et
 pour le jardin ». En 1912, il faut bien croire que l'aspect est
 déjà assez transformé pour qu'un Allemand s'y satisfasse. Chro-
 niqueur de cour, Herr von Kupper trouve à la villa impé-
 riale « un air de Tusculum », et il la décrit sous ce titre,
 dans le *Tag* de Berlin, à la grande liesse du propriétaire, qui
 n'oublie pas de le noter : « Rien de plus beau et de plus
 poétique ne pourrait être écrit », a témoigné Sa Majesté. —

Toute cette installation domestique, sous l'œil du plus teuto-nique des dieux, n'épargne pas malheureusement le jardin. O tribulations des bosquets ! Là, va sévir un autre homme de l'empereur, le Mecklembourgeois Herr Sprenger, jardinier mûri, issu d'un bataillon impérial, et que par mégarde, un obus français, en 1870, avait rendu sourd. Herr Sprenger a les mérites d'un docteur d'université, et toute l'autorité de la délégation de son maître, car il passe pour bien connaître la flore méditerranéenne, les essences des îles, et l'art savant des plantations exotiques. Lui aussi a un aide italien, Bep-pino, avec des terrassiers grecs. Il travaille à créer des « jar-dins d'Espagne », et l'on est content de sa façon. « On consulta aussi quelques femmes grecques, dit le Kaiser, car elles sont plus propres à cet office, plus diligentes aussi que les hommes... ». *Qualis artifex !* J'ai vu à l'Achilleion avant la guerre des pelouses aussi vertes que les toits de la nouvelle gare de Metz...

Restent, hélas ! les plus cruels épisodes de cette mise au point germanique... Pour les meubles, pour le jardin même, le Kaiser n'avait fourni que des conseils. Mais on lui devra personnellement, deux exécutions, dont il a requis le mérite. Longuement, les « Souvenirs » nous exposent la transplantation de l'Achille mourant d'Herter, statue de marbre blanc faite jadis pour l'impératrice Elisabeth. — Avait-il déplu ? Eh ! sans doute : « J'ai consacré mon palais à Achille », a dit un jour la première châtelaine. Or, le symbolisme de cette pré-férence n'échappe, depuis Christomanos, à aucun de ceux qui ont connu l'âme ardente et meurtrie... Après Barrès, H. de Régnier interprétait encore ce qui fut un douloureux « *Memento mori* » :

Près du rosier en fleurs et près du laurier vert,
Homérique et guerrier sous sa lourde cuirasse,
En son marbre, succombe au mal qui le terrasse
Un Achille blessé qui meurt devant la mer.

Toi que l'odeur du vent et des roses enivre,
Va-t'en, et porte ailleurs le bruit qu'on fait à vivre,
Car une ombre tragique est errante en ces lieux,

Qui, comme le héros, par la flèche ennemie,
 Sous la pourpre royale, et doublement rougie,
 A connu plus que lui la colère des dieux...

« La colère des dieux », ...disgrâce, et quel gênant symbole ! Que vaudrait, près du Seigneur des armées installé à l'aise en la demeure, ce vaincu, fils de la déesse, et qui ne sut pas même être immortel ? Son talon vulnérable efface par trop le mérite de ses pieds légers, de sa force audacieuse. Et, pour éclairer l'avertissement, de tragique ironie, qu'apporterait au maître de la guerre, méditant peut-être l'agression en Belgique, le paradoxe d'une blessure si peu glorieuse, — bénigne et qui pourtant fut mortelle, — il faudrait à l'empereur — comme jadis, à Crésus, un Solon — l'appoint d'une sagesse divinitrice que Berlin ne fournit plus. Achille blessé subit la peine de Philoctète : « N'est-il pas fâcheusement petit, découvrira un jour le nouveau maître, pour la grande terrasse, et trop caché par les palmes ? » L'art d'Herter est dès lors condamné : l'on emporte le marbre pathétique sur la terrasse moyenne. Mais voici donc qu'un remplaçant arrive, sans délai : c'est un Achille encore, celui-là, dans toute sa gloire. En bronze, en costume héroïque, avec des armes, colossal — il a dix mètres ! — il est tourné vers Corfou qu'il surveille. Fils de Thétis, peut-être ; mais il a subi la mise au point du professeur Johannes Götz ; et il n'est rien, en sa force allemande, qui n'intimide le rival possible. La tête est petite et disproportionnée sans doute ; mais ni Phthie fertile, ni Berlin, ville du « Juste milieu » (1), qui entasse déjà des stocks de guerre, n'ont apprécié jamais les idéalistes, les songe-creux ; dans l'Achilleion, vivifié, veillera désormais en sentinelle convenable, un Vainqueur germanique, un *Krieger*. Au milieu des fleurs exotiques d'un *Tiergarten*, la substitution est trop claire. Pauvre « impératrice de la solitude » !

On a invité les paysans grecs à venir fleurir le socle, où il y a une inscription en leur langue ancienne, mais qu'ils ne comprennent plus. Ils tournent autour du géant de bronze, et

(1) C. Sternheim, *Berlin*, 1926 (trad.).

confondent leur Achille avec un saint protestant. L'empereur s'esclaffe. Le fils de Pélée identifié en Luther ! Mais qu'importent les contresens des simples ? A jamais, devant la plus haute esplanade, l'*Enhoplos* du professeur Götz promène un dur regard sur le paysage, et substituera au passé un « Memento vincere » chargé de haine ; c'est le ravisseur de Briseis, dévastant Lyrnessos ; c'est le triomphateur sanglant qui perce les talons d'Hector, pour rompre son cadavre dans la poussière ignominieuse : « Sa colère, dit Homère, précipite à l'Hadès les âmes pleines de force d'une foule de héros ». Quel conseiller pour le grand état-major, aux premiers jours de 1914 !

Bientôt, d'ailleurs, l'installation exige une autre victime, celle-là dans un passé moins mythique. Près de l'Achille blessé, autre témoin de la fierté de la demeure, un poète moderne offusquait... Qui ne se souvient du monument cher à l'impératrice Elisabeth, dans le parc, entouré de mauves glycines, avec la statue en marbre d'un Henri Heine assis, méditatif ?

Il n'est plus, certes, le favori, ce sceptique railleur, qui n'aima ni la raideur prussienne, ni la vanité des bons fonctionnaires ; qu'il se soit abandonné intimement au charme des vieilles ballades, qu'il ait écrit les vers de la *Loreley*, ce n'est pas ce qui l'absout d'avoir vécu volontiers à Paris, après 1831, pensionné un jour de la France, lui qui avait chanté la douleur héroïque des vieux grenadiers vainqueurs d'Iéna... Mais surtout, sa fierté le condamne : humble devant sa mère, n'a-t-il pas osé dire un jour :

Wenn selbst der König mir ins Antlitz sähe,
ich wurde nicht die Augen niederschlagen ?

La vie des statues a des vicissitudes humaines ; et voilà pourquoi H. Heine quitte, lui, définitivement l'Achilleion, vendu piteusement à un amateur de Hambourg : on mettra à sa place, il est vrai, une copie de la statue de l'impératrice Elisabeth, d'après le monument de Salzburg. Mais n'est-ce pas un peu la chasser de chez elle ; n'était-elle donc plus qu'une invitée, en terre allemande ?

Peut-être, car, vite, et dans le palais même, la médiocrité gagne et s'impose. On est tenté de croire que c'est désormais

la cour de M. Jourdain. Rien de plus plat, à travers les *Erinnerungen*, que ces « Jours de Corfou », d'une banalité, hélas ! satisfaite. Le vendredi saint et la Pâques n'intéressent, dirait-on, que pour les progrès qu'ils permettent du culte impérial. Le monotone exposé des vacances de l'entourage, mélangé çà et là des témoignages d'une piété souvent exclamative, déçoit à plaisir ceux qui eussent voulu estimer la vie de la résidence souveraine. Là, tout oscille mathématiquement entre les déjeuners, les dîners, les promenades. Sur la grisaille méthodique des heures, les récits de la visite des hôtes de marque — le chancelier Von Bethmann-Hollweg, qui vient, dit-on, « parler art et philosophie », l'intendant général des spectacles impériaux, Comte Von Hülsen-Häseler, — n'apportent nul éclat de fantaisie. On chercherait en vain, dans tout l'ennui du temps qui passe, une anecdote, une impression vive, quelque humaine émotion devant le paysage ou les ruines. L'empereur s'est-il vraiment épris de l'hospitalité du pays ? Un trop simple *kalispera*, — qui voisine d'ailleurs avec un « *Hony* (sic) soit qui mal y pense ! », en français dans le texte, — laisse peu croire à un contact heureux de la pensée princière, et de l'île charmante....

**

Ce serait être injuste que de paraître méconnaître pourquoi, au vrai, les *Erinnerungen* ont été écrites : l'auteur de ces Mémoires n'a point recherché la poésie des souvenirs disparus. En publiant son livre, — il rêvait de s'inscrire parmi les savants ; il s'est soucié surtout, cet érudit, ... des antiquaires !

Dans la description des promenades, on voit poindre, de bonne heure, l'archéologie. C'est vers la petite église des Saints-Théodores, dit le texte, que s'orienta souvent la promenade du Kaiser. Ceci devait devenir un rite quotidien, dès que, nous l'apprenons, « la direction des fouilles locales fut confiée au professeur W. Dörpfeld ». Ainsi, dans les *Souvenirs de Corfou*, allait s'insérer un long et important épisode de la vie impériale, dont il ne semble pas que Guillaume II ait été médiocrement fier. Par là, une grande part du livre, et le principal de son illustration photographique, deviennent d'intérêt scientifique. Les *Erinnerungen* transformées sont pour nous presque un journal de fouilles, et de quelle main !

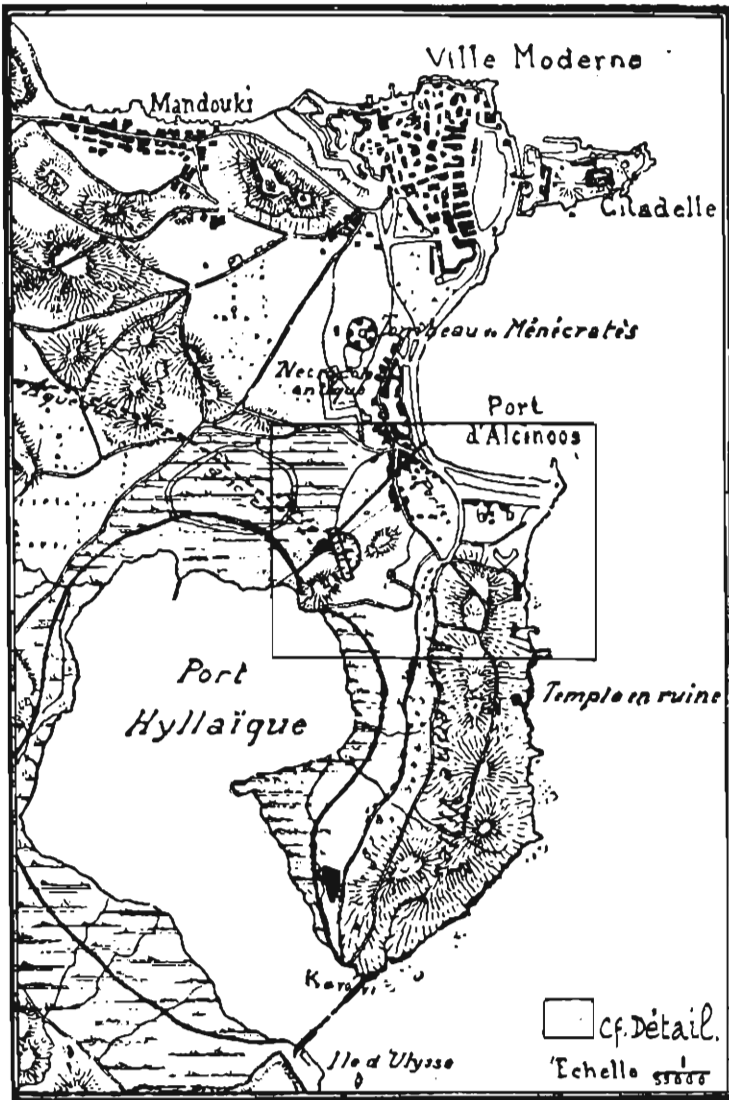


Fig. 1. — Corfou et la région de Palaeopolis.

Voyons ce qui s'est passé : un jour de la semaine de Pâques de 1911, quelqu'un arriva, nous dit-on, de la ville, prévenir Sa Majesté que dans une propriété voisine de Monrepos, on avait trouvé une tête archaïque d'animal, en pierre (1). On conviait le maître de l'Achilleion à la voir sans retard, des travaux archéologiques devant être conduits, sur la place ainsi désignée (fig. 1, 2), par le gouvernement grec. L'empereur vint donc, et admira, assez vaguement, la tête de *lionne* (sic), « qui lui fit, dit-il, l'effet d'être très ancienne ». Et les Mémoires ajoutent, à notre surprise : « L'archéologue grec qui dirigeait les fouilles me passa *bientôt* la conduite des travaux ». Or, peu après, paraît-il, voici qu'on découvrit une gigantesque figure de Gorgone, l'empereur intéressé ayant suivi les travaux, ce jour-là, entièrement, et au bord même des tranchées ; puis, de la terre féconde, émergea l'animal (2) auquel appartenait la tête déjà trouvée, un fauve long de 3 m. ; près de lui, en bien moindres dimensions, on exhuma un Pégase ; sortaient du sol, enfin, à leur tour, une « femme assise », avec un jeune homme, et le reste d'un guerrier gisant. — Devant ces résultats, d'une continuité si fructueuse, on fit, disent les *Erinnerungen*, appeler télégraphiquement W. Dörpfeld : c'est lui, nous le savons déjà, qui allait diriger dès lors systématiquement la recherche, après avoir « constaté » la parenté intime des fragments découverts : tous du tympan d'un temple qu'il fallait repérer et reconnaître.

Telle est la relation laconique de ces débuts d'une entreprise glorieuse. Les voyageurs qui ont passé en escale à Corfou, pendant la guerre, et qui connaissent le petit musée trop modeste, — trop accessible aussi, hélas ! (3) — de la ville principale, auront vu les vieilles sculptures que s'est adjugées l'impérial archéologue ; un énorme fronton les assemble, dont elles furent

(1) Exactement à Palaeopolis.

(2) L'empereur dit presque partout : *lion* ou *lionne* ; il s'agit, bien entendu, des panthères voisines de la Gorgone centrale, au fronton.

(3) On y avait volé la tête du Chrysaor ; mais elle est revenue ! La nécessité d'un nouveau musée avait été reconnue en 1924, lors d'un voyage de M. Vénizélos dans l'île. Tout le fronton est reconstitué en moulages (don du Gouvernement grec) au Musée de l'Université, à Berlin.

les *disjecta membra* : œuvre pesante et brutale dans l'ensemble, et dont maints railleurs, parfois, déclarent qu'elle est trop à la mesure de l'art de ceux qui la revendiquent... Certaine symétrie assez barbare dans le placement des figures, et par ailleurs, une minutie appliquée, et « géométrique » dénoncent les temps où à Corcyre, colonie de Corinthe, — comme dans Athènes même — l'art essayait lentement de sortir de son enfance difficile. Depuis le VIII^e siècle, on revenait à l'héritage oriental, à l'inspiration même des Crétois ; on apprenait à nouveau dessin et plastique, oubliés partout ou presque, dans les temps médiocres et douloureux de la ruée doriennne. Jadis, le fronton dit de la Gorgone couronnait à Palaeopolis, — près du couvent des Saints-Théodores, but des promenades de l'empereur (pl. 1), — un temple dorique trapu, qui, en effet, a été exhumé depuis 1911 ; récemment, les recherches d'un savant grec, M. A. C. Rhomaios, ont établi que c'était la demeure antique et vénérable d'une Artémis de l'île : maîtresse des fauves, celle-ci était parente de la Gorgone, qui l'a symbolisée.

L'enseignement secret d'Éleusis ne proclamait-il pas Artémis fille de Déméter même, ce qu'Eschyle, imprudemment, révéla ? Plus proche que tout autre du lointain passé où dominaient les cultes de la Terre, le tympan corfiote, si curieux, nous entrouvre à jamais les mystères d'un temps « pré-olympien », où la hiérarchie des dieux n'était pas déjà celle que régla le triomphe de Zeus : alors, les Géants, fils de Gé, s'opposaient encore hardiment aux maîtres futurs de la terre et du ciel ; suzeraines attardées, d'étranges déesses « agraires » subsistaient partout, et régnaient : au centre même du fronton, la Gorgone colossale de Palaeopolis, avec sa ceinture de serpents, ses deux grosses panthères fidèles, couchées symétriquement à ses côtés, exprime vigoureusement cette suprématie, dont l'art et la religion, épurés, bientôt ne devaient plus se satisfaire. Pégase et Chrysaor, ses enfants mythiques, escortent déjà sa course, quoiqu'elle soit ici bien vivante ; l'un, cheval ailé de l'orage, l'autre génie à l'épée d'or, éclair lui-même ; plus tard, le mythe transformé ne laissera naître ces deux « pouvoirs », qu'après le « crime » de Persée, et du sang de la Mère, décapitée. Autre indice : on ne voit encore, à Corfou, paraître que dans les angles, la vic-

toire des nouveaux dieux, réduite à des proportions petites ; Zeus, — futur maître chevelu, à Olympie, et dans l'Olympe, pareillement, — reste imberbe encore, ici, comme en Crète ; son bras d'adolescent brandit, contre un énorme adversaire agenouillé, un foudre oriental en forme de double-hache ; en face, et de l'autre côté, Gé trône assise, mais menacée, près de son autel, par un jeune dieu qu'elle implore. Devant cette ordonnance partout insolite, qui ne reconnaîtrait les bas-fonds de la religion primitive ?

L'ensemble de ces restes est important, sinon beau : digne d'études ; et il est piquant au surplus que jusqu'ici, les photographies des *Erinnerungen* l'aient fait le mieux connaître, même aux érudits. Mais l'empereur a-t-il tout révélé sur la découverte ? La brièveté embarrassée de son récit des préliminaires eût pu, d'elle-même, avertir tout autre qu'un spécialiste... Disons-le donc ; les *Souvenirs* ne sont pas ici fort fidèles, et l'étonnement, tout au moins, naît, quand on découvre, assez vite, les raisons intéressées des oublis que l'on y relève... Trop évidemment, on a voulu à Berlin faire réserver à l'Allemagne, à l'empereur même, une place prépondérante, unique, dans l'histoire de la trouvaille de Corfou. Protestons donc, au nom de quelques morts, au moins, dont il n'était pas fort digne de vouloir supprimer ici le rôle. Puisque c'est à Pâques qu'on découvrit, nous dit-on, la première tête de fauve, n'eût-il pas fallu noter qu'une revue française bien connue, la *Revue archéologique*, avait, en cette même année 1911, connu avant Pâques, et, sitôt après, publié, dans son premier numéro du second semestre (1), une des grandes plaques du tympan, dans la partie droite ; c'est celle où Zeus imberbe combat contre un hirsute Titan. Elle était donc trouvée, celle-là, connue, identifiée déjà comme plaque d'un fronton, avant l'intervention de l'empereur ! Ainsi, « Sherlock Holmes de l'archéologie », le professeur W. Dörpfeld venait lui-même un peu tard, pour... révéler la provenance de la pièce et sa destination ! Qu'on lise, à titre de preuve, l'article ici mentionné ; on constatera la dissimulation volontaire, dans les Mémoires impériaux, de l'initiative des

(1) *Rev. archéol.*, 1911, II, p. 1-19.

deux jeunes « Athéniens » voyageurs (1), qui, les premiers, révélèrent ainsi le fronton de Palaeopolis, et dont l'un, depuis lors, Ch. Avezou, est mort glorieusement pendant la grande guerre, en combattant pour la France. — Ce n'est pas tout. A qui ne paraîtra-il pas étrange que, dans tout le récit de l'empereur, n'apparaisse nulle part le nom de l'archéologue grec, — mort aussi depuis lors prématurément, — qui, au bénéfice de son gouvernement, dirigea le premier sur place les recherches systématiques, et qui, en fait, avait trouvé lui-même à peu près toutes les autres sculptures du fronton de la Gorgone : Versakis ? (2) Si le Kaiser a calculé son récit pour faire passer à son propre bénéfice tout le succès de l'entreprise, pourquoi ne dit-il pas qu'en lui remettant — par contrainte — « la conduite des travaux », Versakis protesta sans succès, hélas ! contre l'injustice qui lui était faite ? Il n'avait cédé qu'à la « raison du plus fort », imparfaitement maquillée de diplomatie. Nous avons eu, depuis 1914, d'autres exemples, plus solennels, et plus graves, du mépris du droit des faibles. Ce n'est pas une raison pour taire l'injustice de Corfou, quand les *Souvenirs* la consacrent. Versakis, contre qui la science allemande était devenue systématiquement agressive, dut quitter Palaeopolis, pour laisser mieux la place à ceux qui le dépossédèrent... *Sic vos, non vobis*.... Ajoutons ces petits faits au dossier de l'occupation pacifique allemande, dans l'île des Phéaciens.

Une fois le professeur W. Dörpfeld intronisé en maître, et la force germanique dominatrice à son gré, les *Souvenirs* nous racontent, imperturbables, tout le progrès de la découverte : le plan du temple artémisiaque précisé peu à peu, l'exhumation

(1) Il n'était venu que trop naturellement à l'idée de ces voyageurs que des fouilles à Palaeopolis, près du Couvent des Saints Théodores, risqueraient d'être fructueuses. *Ils les proposèrent instamment, et les premiers* ; mais, en 1911 déjà, la France était sans doute moins riche que l'Allemagne....

(2) Il les a d'ailleurs presque aussitôt signalées, et, de son mieux « publiées », dans les *Praktika* (1911, p. 164-204), journal officiel de l'archéologie grecque. Le retard de l'impression, dont il n'était pas responsable, lui a nuï. Mais pourquoi les *Erinnerungen* ne disent-elles rien, nulle part, de tout cela ?

partielle de l'autel monumental, voisin du cloître, où se faisaient jadis les sanglants sacrifices dus à l'Artémis corcyréenne. L'empereur a suivi toute cette recherche fort attentivement, et je n'aurai que trop à relever ici, combien il fut... docile élève des archéologues, ses sujets. Lui-même a relaté en détail maints épisodes des fouilles : comment, par la suite, deux inscriptions attestèrent le pouvoir d'Artémis, remplaçante de la Gorgone, et bénéficiaire, un jour, du prestige du lieu-saint ; l'apparition dans les ruines d'un autre fronton, de l'Est, avec une seconde Méduse centrale, n'ayant laissé, celle-ci, que d'infimes vestiges ; par les augustes mains de l'empereur, l'exhumation, enfin, d'une curieuse métope, avec un relief aussi archaïque que les sculptures des tympans, et qui représentait, sujet digne de l'Allemagne, un guerrier en action...

Acceptons tout ce reportage diligent. Il est un point, pourtant, où perce encore une intention qui nous choque, et là

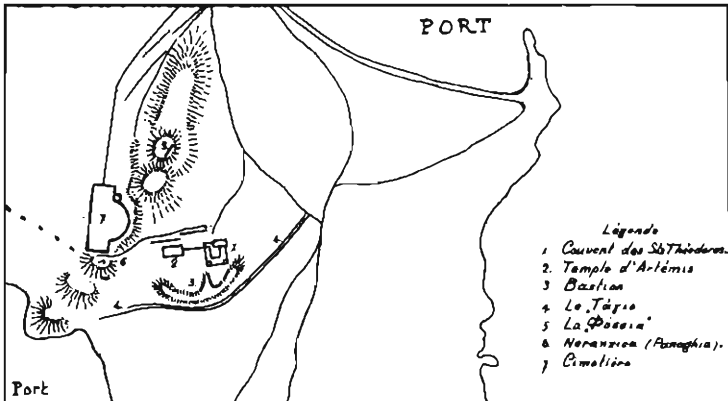


Fig. 2. — Palaeopolis et les anciennes fortifications françaises.

aussi, nous ferons, s'il se peut, la lumière. S'agit-il d'expliquer la disparition des sculptures de l'Est, voire de tout ce qui n'est pas la fondation conservée du temple de Palaeopolis ? Les Mémoires de l'empereur n'hésitent pas : tout cela, nous dit-on, a été enlevé « au Moyen Age ou plus tard, lors de la construction des fortifications ». Il faudrait donc chercher, insinue

Guillaume II, dans le Bastion près du cloître (1), et peut-être en d'autres ouvrages militaires de Corfou : « En attendant, le Dr Rhomaios, éphore des antiquités, a trouvé *dans un vieil ouvrage français la description de la démolition du temple par les Français, en vue de la construction d'un bastion.* »

Destruction par les Français (2), comme cela est vite dit, en passant ! L'on va juger ici-même, n'en déplaise à l'illustre mémorialiste, de ce qu'a été au juste la découverte du Dr Rhomaios, et notre prétendu méfait avoué. Il me suffit, désormais, d'alléguer l'article même que le savant, si digne, et si informé qu'est M. A. C. Rhomaios, avait écrit avant les *Erinnerungen*, et dont une traduction française a paru enfin, l'année dernière, hélas ! retardée un peu par des circonstances indépendantes de toutes volontés (3). Cet article, comme il eût été important, d'ailleurs, de le citer en entier ici, et qu'il faut regretter le peu de publicité donné à de telles recherches, si exactes, si mesurées, quand la célébrité des *Erinnerungen* a débordé partout, et dans Athènes, tout d'abord ! M. A. C. Rhomaios a longtemps habité les Iles ioniennes. Savant complet, il a fouillé même... les archives de Corfou, scrutant la trace du passage des occupations étrangères, sur une terre dont il connaît, pierre à pierre, le passé millénaire et glorieux. Or, chartiste et topographe, voici ce qu'il a trouvé. Les premières fouilles « *methodiques* » de Corcyre (c'est lui qui le dit) furent, en fait, celles des Français en 1812-1813. Elles eurent lieu, précisément, près du couvent des Saints-Théodores, guidées, il est vrai, par la nécessité des terrassements défensifs qu'entreprenait alors le général Donzelot, — si aimé

(1) C'est le « Bastion français » du plan annexé, d'après les levés de P. Sursos (*Erinnerungen*), fig. 3 : cf. aussi 3, du plan général, fig. 2.

(2) Par un curieux hasard, en face de la page où est inscrite cette accusation, l'empereur a reproduit le relief *Zeus et Géant*, sans nulle mention de ceux (des Français, encore !) qui l'avaient trouvé avant lui, et fait connaître.

(3) *Bulletin de correspondance hellénique*, XLIX, 1925 : *Les premières fouilles de Corfou*, p. 190-218. A cet article sont empruntées trois de nos figures.

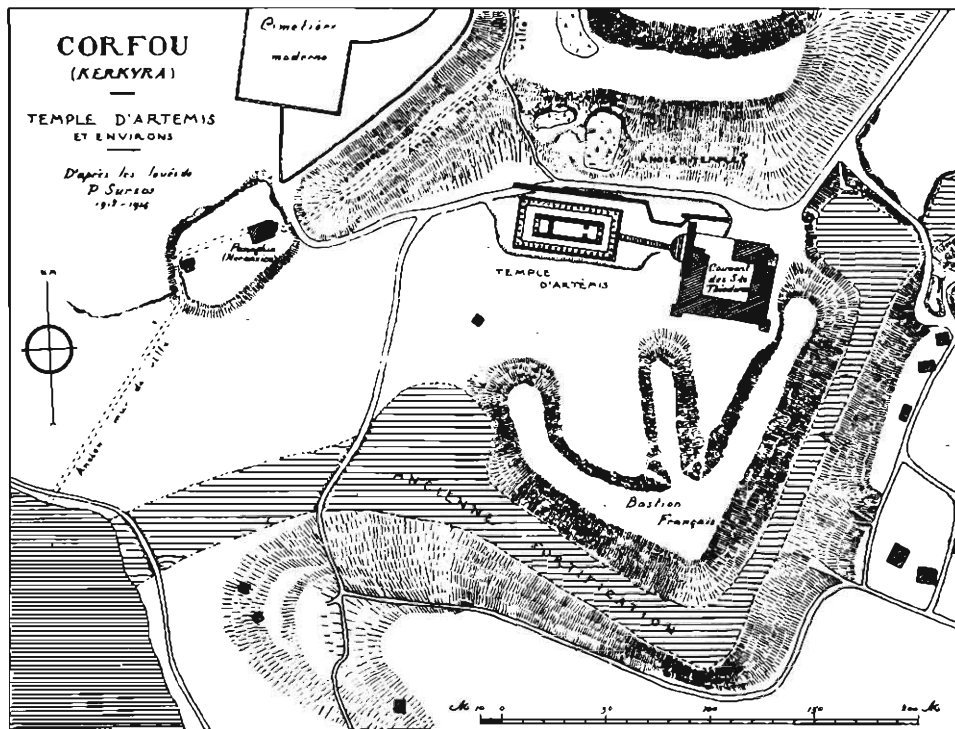


Fig. 3. — Temple d'Artémis et environs.

des Corfiotes, fondateur d'une des Académies de l'île (1) — contre la menace anglaise ; mais, si elles ne rendirent qu'incidemment à la lumière la majeure partie du temple d'Artémis, il n'y a pas à les accuser, à les blâmer, d'aucune façon : *car les ruines architectoniques de Palaeopolis n'étaient pas, en 1812, mieux conservées qu'aujourd'hui !* Loin de les disperser, les Français d'alors les protégèrent, et peut-être, sans leur prudence, les travaux de 1911-1920, à un siècle de distance, eussent-ils été rendus vains... Ayant d'ailleurs retrouvé, dans le *Moniteur universel* du 20 mars 1813 (2), le rapport écrit par l'un de nos officiers qui dirigeaient les travaux, — probablement le capitaine du génie Teulié, — M. A. C. Rhomaios a pu en dégager encore les indications les plus intéressantes, sur la topographie de la région, sur le temple même, sur le culte... C'est que, tout aussi défiants d'eux-mêmes que l'impérial chercheur de l'Achilleion, nos archéologues improvisés de 1812 n'avaient pas négligé, déjà, de s'entourer des conseils des spécialistes : ces prétendus « destructeurs » étaient guidés, pas à pas, par le célèbre érudit danois Brøndsted... auteur des fouilles de Kéa ; et leurs plus petites trouvailles ont été ainsi cataloguées méthodiquement (3). Ajoutons que certaines d'entre

(1) Sur la bonté de ce général, et son rôle à Corfou, cf. *ibid.*, p. 194. Ce n'est pas ici le lieu d'insister, Donzelot n'ayant pas laissé d'*Erinnerungen*, par modestie, sans doute. Cf. d'ailleurs, H. Pernot, *Nos anciens à Corfou*, 1918.

(2) C'est là ce que l'empereur (ci-dessus, p. 289) appelait négligemment « un vieil ouvrage français » ! La mention, — si bizarre qu'elle soit, — faite par les *Erinnerungen*, prouve assez que M. A. C. Rhomaios, dans sa loyauté parfaite, avait communiqué à temps sa découverte aux savants de l'entourage impérial ; il avait assisté, comme éphore, à une partie des fouilles de Palaeopolis, au temps même du séjour de Guillaume II, qui le note. Point n'est besoin d'insister sur l'« interprétation » donnée à sa libre recherche !

(3) Brøndsted a relevé notamment l'importance des découvertes numismatiques. Pour la topographie, on comprend que des nécessités militaires aient rendu intentionnellement discrets les directeurs des travaux, dans leurs rapports officiels ; M. A. C. Rhomaios l'a compris finement. Quant aux grandes sculptures du fronton Ouest, plus ou moins rangées à terre, côte à côte, depuis leur chute antérieure sur le sol, elles échappèrent alors, toutes à la fois, aux investigations françaises pendant les fouilles du camp.

elles restent toujours au Musée de l'île : deux précieuses inscriptions notamment, qui ont aidé à identifier, récemment, le temple. L'Allemagne qui, depuis le XIX^e siècle, n'a cessé d'enrichir ses collections, des dépouilles de Samos par exemple, et de celles des villes mortes d'Asie-Mineure, eût-elle imité tant de discrétion ?

Admettons que Versakis, mal informé, — M. A. C. Rhomaïos le relève, — ait, le premier, commis une injustice assez fâcheuse au détriment de « nos Anciens à Corfou ». Les *Erinnerungen*, du moins, furent écrites en un temps où l'histoire pouvait être mieux contrôlée. On excuserait mal leur silence, qu'aggrave le dénigrement le plus intéressé. Pas plus pour les Français de 1813 que pour ceux de 1911, l'empereur Guillaume, hélas ! n'a voulu être équitable, empressé à usurper les pauvres mérites scientifiques dont il se paraît lui-même indûment. Il s'est prêté, bénévole, à la comédie de cour qu'organisaient autour de sa « gloire », quelques savants, parmi ceux qui devaient, d'ailleurs, au début de la guerre, signer et répandre le fameux manifeste des « Quatre-vingt treize ». De tous côtés, piteuse faiblesse, et quel éclaircissement pour nous, sur la préparation de l'intellectualité germanique en cette période de mensonges !

Voilà pesés, aux justes balances, le « crime » archéologique français, et la prétendue réparation germanique ! Versons donc aussi, au dossier de l'action archéologique impériale, cette mise au point, qui n'était pas vaine. Après les incidents de Delphes, nous savions assez, il est vrai, en France, combien il sera toujours difficile à la science germanique de respecter des droits acquis ; pour Corfou, l'injustice faite à Versakis, voire, par deux fois, à la France, n'a rien qui puisse, désormais, beaucoup nous émouvoir : notons la seulement, pour l'édification de ceux des visiteurs étrangers de l'Achilleion, qui, de 1911 à 1914, bénéficiant de l'hospitalité dans l'impériale demeure, n'ont pas dû souvent entendre un exact récit des premières fouilles corcyréennes ! Les *Souvenirs* n'ont point manqué, du moins, à commémorer tous leurs passages illustres : Sa Majesté la mère de la reine d'Angleterre, les princes de la famille royale grecque ; sans compter, d'un rang bien moindre, tous les archéo-

logues « quos Phoebus vocat errantes », émules de M. le professeur Von Dühn, de Heidelberg, dont les explications ont, paraît-il, fourni tant de lumières, sur Gorgô et sur Artémis !

*
**

Laissons maintenant la question d'apprendre si, en Allemagne, on peut écrire l'histoire des fouilles plus exactement que celle des guerres. — Personne ne croira volontiers que les *Erinnerungen*, imprimées dans l'exil juste au lendemain de ruines formidables, et des pires catastrophes, germaniques ou européennes, n'aient voulu fournir à un Hohenzollern, même déchu, même fatigué, que l'occasion de vanter ses meubles, ses plantations, ses statues, et quelques découvertes de « vieille pierraille » (1). Sachons voir et comprendre : les Jours de Corfou sont-ils autre chose qu'un alibi rétrospectif ? Celui qui, un soir critique de la guerre, a dit, oubliant Agadir, la « poudre sèche », et sa préparation acharnée : « Je n'avais pas voulu cela ! », ne se souciait point, certes encore, de laisser de lui-même, à la postérité, une image cruelle et... trop vraie. Il ne lui déplaisait guère de pouvoir donner le change, même tardivement, sur sa meurtrière préméditation ; ce que, dans les dernières années, n'ont pu faire tous ses apologistes, — inconscients ou cyniques, — en désespoir de cause il l'a tenté personnellement, dans son livre ; quelle revanche, s'il eût pu nous tromper ainsi, et, devant l'attitude hostile... de la Serbie, de la Belgique, apparaître à quelques dupes comme un pacifique souverain surpris dans ses vacances, un inoffensif archéologue, soudain dérangé au bord de tranchées non guerrières, par le canon intempestif et méchant !

Un savant, un pacifiste, voilà ce qu'il aurait voulu paraître : et, de la sorte, un calomnié. C'est là le plus important : car, qu'il ait pauvrement senti ton charme, Ile souveraine, ce ne serait après tout, qu'insuffisance d'artiste, et le péché, en Allemagne, n'est pas lourd. S'il céda même à l'excès à la vanité archéologique, au point d'oublier, en sa mémoire défaillante, ce

(1) Le mot, que je n'oserais risquer à mon compte, est d'un des familiers de l'empereur, savant allemand que les Hellènes reconnaîtront.

qu'avaient fait d'abord les autres, et le peu qu'il fit à son tour. on l'en pourrait encore excuser, tant est innocente, ... ou vaine, notre émulation à faire connaître ce que fut le passé des autres hommes. Il pourrait rester, tout de même, un savant tranquille, irresponsable des maux par d'autres déchainés....

Eh ! bien, non ! il faut aussi que ce masque tombe ; et la claire critique des *Souvenirs* exige une conclusion sévère, quant à cette fausse affectation de désintéressement idéal, qui ne paraît qu'imposture : pas plus qu'il n'a décidé, commencé, les fouilles de Corfou, l'ex-empereur n'a droit à faire croire qu'il les prémédita en sa retraite. Ce qu'il a répété sur elles était la leçon apprise de son entourage, et il n'y a pas de plus pitoyable médiocrité que celle de son psittacisme érudit, là où, par exemple, ayant pompeusement annoncé qu'il va nous « proposer une hypothèse » sur la Gorgone corcyréenne, il réédite, avec une exactitude par trop docile, les théories les plus aventureuses... du professeur W. Dörpfeld lui-même ! Qui n'a entendu celui-ci développer, récemment, sa thèse étrange, et si.... personnelle, sur l'origine *sud-arabique* d'une partie de la civilisation grecque archaïque ? N'est-il pas plaisant que « sur la base de ses études..., et de ses entretiens avec le dit professeur », l'empereur soit arrivé, si précisément, à nous découvrir aussi (1) pourquoi la Gorgô-Artémis de Corfou « représente la grande divinité orientale, et particulièrement sud-arabique, du Soleil, Šams, ou en dérive » ? Sa Majesté, lancée, transcrit, hélas ! les « preuves », dont quelques-unes, — celle par exemple, du symbolisme de la « langue tirée », — ne fournirait que trop à la dérision la plus aristophanesque. O admirables découvertes ! Il y a bien eu, sur la route, quelques devanciers, jadis, à qui l'impérial historien des religions préhelléniques mesure en passant un dédaigneux éloge. Mais la gloire reste bien entière au châtelain de l'Achilleion d'avoir reconnu dans la Méduse un dieu phénicien et arabe, transporté en maintes factoreries coloniales, avec le commerce de l'encens ! Et voilà (2), par la grâce de W. Dörpfeld et d'un vieil élève en délire, les Arabes du

(1) P. 109.

(2) P. 113.

Sud installés au deuxième millénaire vers le N.-O. de l'île, où ils auraient peuplé la Scheria phéacienne d'Homère, puis, au 1^{er} millénaire, sur la côte Est, à l'emplacement de la future Kerkyra. Dans un primitif temple en bois, peut-être du début du 1^{er} millénaire, et remplacé par celui dont les débris nous restent, Šams-Gorgo aurait précédé Artémis !

On croit rêver en lisant ces pages denses, et tout ce que l'empereur y ajoute de science vaine, bonne à étourdir les plus pauvres cervelles : monstrueux bourgeonnement érudit au-dessus de l'intuition la plus baroque, et que le bon sens refuse d'un irrévocable arrêt. Voilà donc le bénéfice des conversations de l'Achilleion, ce symbolisme « solaire » attardé, cette phénico-manie rétrospective, toute cette ethnographie folklorique, imprudente en sa documentation, arbitraire en ses conclusions, faite de tant de juxtapositions téméraires, perpétuel défi à la seule méthode saine : celle qui, dans l'histoire ethnique attestée pas à pas, — et non au hasard dans le monde inconnu, — cherche les origines des influences diverses que la religion grecque recueille et subit, à Corfou comme ailleurs... Que de temps perdu, et pour un prince ! Mais comment pourrions-nous être indulgent à l'élève adulte dont la critique a si mal résisté à une intoxication fatale ? Toutes les théories de celui qui a placé Ithaque à Leucade, hélas !, encombrent l'une après l'autre la fin des *Erinnerungen*. Quand nous avons appris que les « Arabes de Phénicie » ont créé l'art phénico-mycénien au 11^e millénaire en Grèce, ne nous manquait-il pas, en vérité, un peu, d'entendre aussi réviser... les dates attribuées à la décoration « géométrique » ? L'empereur n'a point manqué d'y venir. A propos de l'ancienneté du temple artémisiaque, dont — avec ...W. Dörpfeld ! — il fixe fâcheusement la fondation au VIII^e siècle déjà avant notre ère (1), Guillaume II historien de la Grèce antique a soulevé, par hasard, la « brûlante question » des lendemains de la Grèce « médiévale », après la fin de la civilisation « mycénienne ». A notre connaissance, de 1100 à 700, toute la Grèce est revenue alors à un art géométrique primitif, ce que les fouilles, d'ailleurs, ont partout attesté. Seul, W. Dörpfeld avait voulu

(1) P. 122-123. L'erreur semblerait de plus de cent ans.

secouer imprudemment la tradition, plus saine que l'hypothèse qu'il a tenté d'opposer... Or, n'est-il pas prodigieusement amusant que l'empereur nous déclare dans ses *Souvenirs* être arrivé « de longue date », juste à la même conclusion ! Et il insiste : « Je n'ai jamais pu me faire à la théorie traditionnelle ! » Touchant assentiment ; mais qui sera le tributaire ? Devrions-nous donc désormais cesser de tant croire à l'originalité — hélas ! alarmante — des idées d'un savant collègue ; et l'Allemagne est-elle un pays de science si bien hiérarchisée, que l'empereur, maître de tout savoir, y dispose du don divin de renouveler audacieusement toutes les disciplines, l'archéologie comme les autres ? Quels ignorants nous faillimes être ! Apprenons l'évangile nouveau du Kaiser : « L'art géométrique simple, — comme, « par exemple, l'art du Dipylon d'Athènes, — appartient à la « période pré-mycénienne (11^e millénaire). En certains endroits, « il a survécu à l'art mycénien, importé d'Orient. Deux direc- « tions d'art si différentes ont trouvé dans l'ancien art grec « orientalisant leur suite immédiate et naturelle ». Magister dixit ! Et ce dogme imprévu n'est pas issu des *Athenische Mitteilungen*, cette fois ! Les *Erinnerungen* sont, certes, un livre qui va loin...

Ægri somnia... Est-ce la guerre, non point « fraîche et joyeuse », mais meurtrière... et perdue pour l'Allemagne, qui a valu au châtelain de l'Achilleion, devenu involontairement le Seigneur d'Amerongen et de Doorn, de tant s'égarer sur les voies lointaines et difficiles du passé ? Consolation des mauvais jours, l'histoire antique ne lui apporte guère, hélas !, il nous semble, que des apaisements frelatés, avec la douteuse médication d'une fantasmagorie décourageante. Ah ! qu'il n'applique point au présent, de grâce, une si chancelante critique ! Mais quel étonnement à apprendre de lui-même que son érudition fait encore, et à son tour, des victimes ! On nous laisse entrevoir le récent accord réalisé — il est vrai *peu à peu* — entre le professeur Von Duhn et l'empereur, à propos de l'hypothèse sur le temps et la signification du fronton de Corfou. Et combien plus attristante s'avère l'aventure du « célèbre africanisant et fondateur de l'Institut d'études Kultur-Morphologie », le professeur Leo Frobenius, s'il est bien vrai qu'il ait envoyé, en

1924, une « adhésion écrite » aux entretiens de Doorn (avec Guillaume II..., et W. Dörpfeld !) sur l'origine spécialement « arabique » de la Méditerranéenne Gorgo ! Non sans un contentement souriant, l'empereur nous expose qu'on a travaillé déjà neuf mois — quel enfantement ! — sur *son* sujet, dans l'Institut du Professeur Frobenius, pour établir les relations de Corfou avec l'Inde ! Et l'heureux mémorialiste veut bien nous confier, sous le sceau du mystère, que la découverte de Doorn va être le point de départ d'une innombrable série de publications savantes....

Il reste difficile, sans doute, de faire la part de l'entraînement logique, ou d'une certaine mythomanie, chez l'homme dont toute la vie fut dérivée à la poursuite de théâtrales illusions. Si les *Erinnerungen* aident à le connaître, — mais pas ainsi qu'il l'eût sans doute le plus souhaité, — il importera surtout d'ailleurs qu'elles nous facilitent le bénéfice de n'être point dupes, je l'ai dit. Malgré tout l'effort tenté pour nous convaincre de ce qui, paraît-il, aurait été le grand dessein de la vie princière : découvrir les liens entre l'Asie et la Grèce aux temps préhelléniques ; malgré l'archéologie dont débordent toutes les marges, il se lève, au travers des pages du livre, une défiance qui ne trompe point l'instinct. Était-il donc tant attaché vraiment, aux secrets de l'histoire, à l'obscur problème des religions du monde, celui qui, en 1913 et 1914, s'asseyait innocemment au bord des tranchées archéologiques de Palaeopolis ? Ne rêvait-il alors, vraiment, rien d'autre, que de rechercher bientôt (... avec W. Dörpfeld), de site en site, la ville et le palais du Phéacien Alcinoos ? (1) Quand les *Souvenirs* nous affirment cela, et que, seule « la guerre a tout interrompu, alors que la Grèce avait donné la permission générale », nous ne pouvons nous interdire de prêter l'oreille, par ailleurs, au bruit dominateur d'autres confidences, venues d'Allemagne même, et pour le même temps ; sous tant de pacifisme de surface, qu'elles font entendre un étrange grondement guerrier ! L'époque actuelle, et les témoignages récents de l'*Europe sous les armes* (1913) (2), ont précisé comment, le 10 novembre 1913,

(1) P. 134-135.

(2) R. Poincaré, 1926.

par exemple, à Potsdam, l'archéologue de l'Achilleion annonçait au roi des Belges la guerre inévitable et prochaine. Ce même mois, passant par Berlin pour rentrer à Pétersbourg, M. Kokovtsov n'apprenait-il pas qu'en Turquie, le général allemand Liman von Sanders, chef d'une nouvelle mission militaire, allait prendre le commandement effectif du corps d'armée de Constantinople ? Le contraste éclate ; l'archéologie des *Erinnerungen* n'était-elle donc, au devant de ces préparatifs, qu'un audacieux maquillage ; et tout le goût que l'empereur a manifesté pour sa chère Gorgone de Palaeopolis (1) lui viendrait-il du souvenir, en somme, de ce pouvoir meurtrier qu'eût la face redoutable ? La Méduse aux serpents, quel ornement d'une symbolique égide, pour le Seigneur des armées !

A ceux qui ont vécu la guerre, les *Souvenirs* de Corfou laissent invinciblement une impression trouble, et disons-le, douloureuse. — Trop de petites choses, trop d'oublis, trop d'erreurs, qui ne furent pas, sans doute, assez... involontaires, parfois. On rejette le faix d'une science aventureuse, et trop peu personnelle, tandis qu'il naît une suspicion tenace, à l'encontre des protestations d'amour adressées à la nature et à l'art. Le livre a passé son but. Nulle émotion ne nous saisira jamais, quand, proches de le fermer, nous lirons le romantique adieu donné à l'Achilleion, effacé, de la mer, et qu'on voit ainsi décroître, tout blanc, parmi le décor sombre des arbres des terrasses... Celui que, dans le vent salubre, le yacht impérial emportait vers « Genova la Superba » à la veille du plus morne drame, non, ce n'était pas l'homme que les *Erinnerungen*, trop en beauté, voudraient nous faire voir : l'historien pensif qui « aurait cherché la terre grecque, comme enfant et jeune homme, avec son âme », pour la trouver un jour dans son Achilleion, sur la belle terre de Corfou !

C'est parce que nous avons le souci de la dignité de la vraie science, qui ne doit jamais être l'involontaire instrument d'une propagande inavouable, — ou, rétrospectivement, le masque des

(1) Il dit qu'il la regardait, comme un jeune homme de vingt ans... « die Pürsche » !

préméditations suspectes, — qu'il fallait tenter de découvrir ici même, — brusquement, peut-être — l'autre visage impérial...

Ombres de tant de héros, de tous les pays meurtris encore, vous l'aurez trop bien reconnu (1).

CH. PICARD,

Professeur à l'Université de Lyon.

(1) Naturellement, les dernières pages des *Erinnerungen*, sur un ton de prédication, font appel à la concorde de tous pays, à la réconciliation par la science, et par l'archéologie principalement, autour de la statue de Pallas : « Das walte Gott ! » — Mais qui donc a compromis la paix, et, avec la paix, la science, aujourd'hui si difficile ?

LE PUY-EN-VELAY. — IMPRIMERIE « LA HAUTE LOIRE »



LE TEMPLE D'ARTÉMIS A PALAEPOLIS ET LE COUVENT DES SAINTS-THÉODORES

